

LE MARTYRE D'UNE MERE

Premiere Partie 111 UNE MERE (suite.)

—Venez, allez le voir par vous-même. Mais maintenant vous pouvez rappeler Jean Bouscat... Je vais certainement avoir besoin de lui...

Mme Martray n'eut besoin que d'ouvrir la porte. Le matelot se tenait aux ordres sur le palier.

Il revint, et fut se placer auprès du lit du petit Raoul.

Deux larmes roulaient lentement sur ses joues haïsses.

Jules Dréan lui adressa la parole.

Il ne faut pas pleurer, lui dit-il d'un ton sec, cela ne sert absolument à rien... J'ai besoin de tout votre sang-froid.

Se tournant alors du côté de la mère :

—Madame, dit-il à la pauvre femme qui se accrochait au chambranle de la cheminée pour ne pas tomber, je vous ai dit tout à l'heure que l'acide phénique était impuissant dans le cas présent. C'est l'exacte vérité. Il nous faut un caustique beaucoup plus énergique... Il se trouve que, par le plus grand des bonheurs, je le possède dans ma pharmacie portative, qui ne me quitte jamais... Je tiens à vous expliquer ces choses, pour que vous compreniez, en vous rassurant, comment le cher petit va être sauvé. Le poison des frelons est si fort, que l'enfant se trouve dans la même situation que s'il venait d'être piqué par le plus venimeux des serpents... Or on a trouvé il y a peu d'années, un remède chirurgical, c'est-à-dire un topique sûr, contre la morsure des serpents. Ce sont des injections sous-cutanées de permanganate de potasse.

—Ah bien ! fit Jean Bouscat, il peut bien avoir perdu connaissance le cher mignon, car ça mord rudement tout de même ces satanées bêtes-là.

Le docteur et Mme Martray, en levant les yeux, s'aperçurent alors que le matelot avait été mordu lui-même à la joue. Sur son visage hêlé se voyait une large boursofflure d'un violet pâle.

Mais pour l'instant, on n'avait pas le temps de s'occuper de lui, il ne l'aurait pas souffert d'abord.

Le docteur était sorti pendant l'espace de quelques secondes.

Il revint aussitôt tenant en main une seringue de Pravatz, une fiole contenant la solution d'un violet très foncé de permanganate de potasse.

En même temps il le piquait, au moyen de l'aiguille tubulaire de la petite seringue, et autour de chaque morsure, pratiqua trois injections sous-cutanées.

Cela fait, il recommanda à Bouscat de recoucher l'enfant sur le côté, et allant à Mme Martray :

—Madame, lui dit-il en la prenant par la main et en l'obligeant à se lever, je vous jure sur l'honneur que votre enfant est sauvé... Dans quelques instants, vous allez le voir ouvrir les yeux ; il ne souffrira plus et son premier sourire sera pour vous.

En même temps, il faisait respirer au petit Raoul un peu d'éther. Les paupières de l'enfant battirent à diverses reprises. Il poussa un profond et long soupir, et ses yeux allongés virent le jour. Tout droit ils coururent à sa mère, et le visage du cher bébé s'éclaira d'un pâle sourire. La mère adressa du plus profond de son cœur une action de grâces au Très-Haut.

—Maintenant, fit le docteur, de la tranquillité et du repos, et tout ira bien....

Vous allez lui faire prendre du tilleul bouilli pour tâcher de le faire transpirer le plus tôt possible et demain il jouera et gambadera sous vos deux. Là, vous allez le faire boire et vous le laisserez dormir.

Mme Martray cherchait vainement des paroles pour exprimer sa reconnaissance.

—Ne me remerciez pas, madame, lui dit Jules Dréan, j'ai fait ce que je devais, et mon premier médecin venu aurait pu en faire autant, du moment qu'il aurait connu le remède et qu'il l'aurait eu sous la main. Je vous l'ai dit, je ne demande qu'une chose, c'est de conquérir votre sympathie. Je n'ose dire votre amitié.

Et il laissa Mme Martray avec l'enfant endormi et Jean Bouscat rayonnant. La mère et le serviteur, après avoir été foudroyés de douleur, ressentaient une joie qui touchait maintenant à la folie.

—Tiens ! fit tout à coup Jean Bouscat, si je lui demandais aussi, au docteur, de me mettre un peu de sa drogue, car à l'endroit où cette chienne de vermine m'a mordu, ça me brûle comme du ciment, et ça me donne des élanements par toute la tête.

Jusqu'à la, le pauvre garçon s'était complètement oublié.

Jules Dréan ne se fit pas prier. Il administra également des injections sous-cutanées à Jean Bouscat, et celui-ci se sentit aussitôt soulagé. Il se retira avec force remerciements.

Peu à peu, Mme Martray se remettait de cette épouvantable alerte.

Cependant l'émotion se calmait. La diagnostic du docteur avait été exact. Raoul après avoir absorbé du tilleul bouillant, dormait d'un sommeil aussi profond que calme. Une transpiration abondante s'était produite. L'enfant se reposait de la cruelle secousse qu'il avait subie.

La physionomie de Jules Dréan avait changé. Malgré lui une joie intense perceait sur sa physionomie d'ordinaire impassible. Désormais, il avait barre sur cette femme, sur cette mère. Il avait bien dit, il la condamnait à la reconnaissance.

Pendant trois ou quatre jours, la comptabilité de la Flache fut quelque peu négligée... Mme Martray vivait retirée dans sa chambre, ayant à ses côtés Raoul dont les piqûres ne laisseraient bientôt plus trace. L'enfant était redevenu bien portant et joyeux.

La mère travaillait sans relâche à un petit bijou fait à l'aiguille. C'était un petit portefeuille brodé au petit point, de soies aux nuances assorties à la fois d'une façon originale et distinguée. Le quatrième jour, à l'issue du déjeuner, ou, grâce à ses efforts, Mme Martray s'est montrée particulièrement aimable pour Jules Dréan, elle le suivit dans le jardin. Au moment où, par une discrétion affectée, il allait s'éloigner, elle l'arrêta de la voix et du geste :

—Monsieur, lui dit-elle, en accompagnant ses paroles d'un adorable sourire, en souvenir de l'immense service que vous nous avez rendu, voulez-vous accepter ce petit objet... Je l'ai brodé moi-même pour vous.

Jules Dréan s'inclina d'un air pénétré.

—Madame, je vous remercie, je garderai précieusement cet objet, je vous le jure.

En même temps il recevait le petit portefeuille enveloppé dans un papier de soie.

Mme Martray s'éloignait, elle rejoignait Raoul.

Jules Dréan s'enfonça dans les profondeurs du parc.

—C'est gentil, ce rien, fit-il avec une grimace... mais il ne fut pas assez maître de lui pour retenir une exclamation de surprise.

Le petit portefeuille contenait des billets de mille francs.

—Allons, dit-il à voix basse avec un sourire de triomphe, ce sont les premiers... mais j'ai dans l'idée que ce ne sont pas les derniers.

IV INFLUENCES FUNESTES

Lorsque certaines natures excrables sont la proie de l'avidité, lorsqu'elles ne sont redressées ni par la voix de la conscience, ni par celle de l'honneur, rien ne saurait les ramener au bien.

Tel Jules Dréan. Il ne croyait ni à Dieu ni au diable ; il n'avait foi qu'en lui, et croyait pouvoir tout se permettre, pourvu que l'acte le plus infâme, le plus ignoble fut accompli avec sang froid et adresse et ne pût lui attirer aucun désagrément.

Un point noir au milieu de son succès, car il le reconnaissait bien, tout marchait à souhait, tout lui réussissait à merveille. Il ne tenait plus son cousin dans la main. Félix Martray lui échappait l'industriel, ému et touché jusqu'aux moelles par l'exquise bonté de sa belle sœur, était tout plein, tout gonflé de reconnaissance.

La méchanceté froide et cynique de Jules Dréan n'avait point eu jusqu'alors prise sur lui. Il détournait et seconait la tête.

—Elle m'a sauvée, répétait-il obstinément, elle est désormais sacrée pour moi.

—Quelle buse ! répondait furieusement le jeune docteur. Il est absolument réfractaire, il fera tout manquer.

Et s'adressant à son cousin : Mais triple sot, on ne te demande pas de lui faire du mal, on te dit simplement de lui faire la cour, de l'épouser...

—Je ne veux pas la contraindre en rien, répétait-il obstinément. Et je suis certain qu'un seul mot touchant ce sujet lui ferait de la peine.

Félix Martray, nous l'avons démontré à plusieurs reprises, possédait un esprit un peu opaque, un peu terne. En un mot, il était de courte vue. A force de lui ressasser la même idée, de la lui présenter à tous les instants et sous toutes les formes, elle s'introduisait dans sa cervelle et s'y incrustait à poste fixe. Il trouvait sa belle-sœur une adorable créature, il n'avait garde d'oublier qu'elle possédait une grande fortune, de là à admettre la possibilité de devenir un jour son mari, il n'y avait qu'une courte distance qu'il eut bientôt franchie. Il ne pensait même plus que cette douce et adorable créature avait été la femme de son frère. Cette femme, à ce seul titre, eût dû être sacrée pour lui. Mais il avait là à tout instant, tout près de son oreille, un Méphistophélès qui ne le quittait point d'une seconde. Le démon tentateur lui énumérait une à une les beautés et les qualités morales et physiques de Mme Martray. De telle sorte que l'industriel en arriva promptement à admettre non seulement la possibilité de ce mariage, mais encore la nécessité. Cette union devait avoir lieu, elle devait se faire, elle se ferait. Et quelques semaines ne s'étaient pas écoulées que Félix Martray eût été fort étonné si on était venu lui dire que ce mariage était impossible et qu'il ne se ferait jamais.

Mme Martray était à mille lieues de se douter du complot qui se tramait contre elle.

Elle avait mis à la disposition de son beau-frère les sommes nécessaires à sa complète libération, elle continuait à apurer les comptes, effrayé un peu de ce gouffre qui avait déjà englouti plus de cent cinquante mille francs ; car les prévisions de Félix devaient être de beaucoup dépassées. Enfin, bien que son séjour à la verrerie lui fut désagréable, ne pouvant s'habituer à la présence de Jules Dréan, elle continuait à y rester, tenant ainsi jusqu'au bout la promesse qu'elle avait faite à M. Martray.

Une chose qui l'intriguait quelque peu aurait dû lui donner l'éveil. L'honneur de Jean Bouscat avait complètement changé. Bouscat était devenu sombre, morose et taciturne. Il ne quittait pas son bien-aimé Raoul plus que son ombre.

Parfois ses yeux s'arrêtaient sur Jules Dréan, et alors, dans la lueur étincelante dardée par ses prunelles noires, on aurait pu deviner un sentiment de haine intense.

Mme Martray, à diverses reprises, lui avait demandé : —Qu'avez-vous, Bouscat ? Etes-vous souffrant !

Le matelot avait secoué négativement la tête.

—Non, madame, je n'ai rien. Je n'ai rien. C'est sans doute la douleur que m'a donnée Raoul. Ça ne veut pas passer, voyez-vous, madame.

Mme Martray n'avait point attaché d'importance à ces paroles, Jean Bouscat ayant le plus souvent l'habitude de parler par énigmes. Cependant, un sentiment d'une vague tristesse commençait à s'emparer de son âme. Elle se trouvait dans cet état douloureux où les plus noirs pressentiments vous assiegent, où l'on s'attend à tout instant à voir fondre sur soi un malheur, une catastrophe. La pauvre femme s'ennuyait à périr à la Flache, mais elle avait promis d'y demeurer, et rien ne pouvait lui faire manquer à sa parole. Les heures de sa vie se traînaient donc tristes et désolées, lorsqu'un incident bien léger en apparence vint la mettre en garde, en lui dénonçant l'imité qui veillait auprès d'elle.

Ce fut une rencontre accidentelle dans le parc avec Henriette Servin. Celle-ci, sans dire un mot, regarda Mme Martray avec des yeux tellement chargés de haine qu'elle en fut bouleversée.

Mais Raoul, lui aussi, avait vu le regard féroce qui l'avait enveloppé, lui et sa mère, et, tout haut, s'écria en se serrant contre celle-ci :

—Elle est méchante, la dame. Comme le dit si bien le proverbe, la vérité sort de la bouche des enfants.

Mme Martray regagnait cependant précipitamment la Flache. Elle emportait de cette vision à peine entrevue une impression cruelle.

Elle sentait que cette femme inconnue l'exécrait. Elle devinait là une ennemie à laquelle cependant elle n'avait jamais rien fait.

Elle se doutait bien que la jolie personne qu'elle avait aperçue devait jouer à la Flache un rôle quelconque et elle ne trouvait point convenable que son beau-frère ne lui eût pas évité cette rencontre.

Cependant elle pensa qu'il serait mieux ne pas en parler. Les comptes avançaient, les notes se régiaient les unes après les autres, le travail avait repris à la Flache, et, jour et nuit, des panaches de fumée et de flammes s'échappaient des hautes cheminées. Quelques jours encore et sa tâche serait terminée. Elle prendrait donc patience jusque là.

Mais elle ne pouvait prévoir que des événements précipités allaient lui faire changer de résolution.

A la suite de la complication que l'on sait, Jules Dréan n'était point demeuré inactif. Il s'était attaché à Félix, et vous le cathichais dur et ferme.

A la dixième conférence Félix Martray, en cirer molle qu'il était, se laissa aller. C'était inévitable.

—Mais enfin, finit-il par répondre, que veux-tu que je fasse ?

—Ce qui devrait être fait depuis longtemps déjà, si tu avais suivi mes conseils... Epouser ta belle-sœur...

—Elle ne voudra jamais.

—Qu'en sais-tu ?... Essaie toutjours.

—Je n'oserais jamais. Dès le premier mot, elle me repoussera avec horreur. Et elle a été si bonne pour moi....

—Tous ces scrupules sont des misères. En définitive, tu veux lui donner ton nom, voilà tout. Il s'agit donc de séduction, ni de tromperie....

—C'est infâme, ce que tu veux me faire faire là.

—Mais double buse, que veux-tu d'infâme là dedans. Tu aimes ta belle-sœur, n'est-ce pas ?

—Oh ! de tout mon cœur.

—Tu la trouves belle, distinguée, charmante ?

—Certes, plus que toute autre femme.

C'est gentil ce que tu dis là. Je reprends : Donc tu aimes ta belle-sœur. Dans ces conditions tu dois faire tout au monde pour l'épouser. Dans ces préliminaires je suppose qu'il s'en trouve quelques uns qui ne soient pas absolument corrects. La mairie et l'église n'effaçeront-elles pas tout. Il se trouve, en outre, que ta belle-sœur, tout en étant une femme charmante, est puissamment riche ! En vérité, c'est inouï ! Tu te plains que la mariée est trop belle.

—Mais que faire ? demanda Félix complètement dompté.

—Jules Dréan l'avait enfin amené au point tant voulu, tant cherché depuis quelques jours.

—Veux-tu me laisser mener ta barque, lui demanda-t-il, veux-tu prendre l'engagement de suivre mes conseils ? Si tu les suis de point en point, moi je m'engage avant un mois, à te faire épouser Mme Aline Martray, qui se nommera désormais Madame Félix... Tu liquideras La Flache à ta guise sans trop y perdre, car tu prendras ton temps, et tu mèneras une existence de grand seigneur... Seulement tu n'oublieras pas ton pauvre cousin Jules Dréan, l'artisan de ta fortune et de ton bonheur.

—Ca tu peux y compter, répliqua vivement Félix.

—Oh ! sois tranquille, je connais l'ingratitude humaine, je prendrai mes précautions.

—Ca sera inutile, je n'oublierai jamais le service que tu m'auras rendu, je te le jure sur l'honneur.

—C'est bien, c'est bien. D'abord la grande affaire, après nous verrons.

Les deux cousins se séparèrent sur ce dernier mot.

Les batteries de Jules Dréan étaient déjà toutes dressées. Après le déjeuner de jour même, le docteur choisit le moment où Jean Bouscat était allé prendre lui-même son repas à l'office. Dans le petit salon de La Flache le café était servi. Le petit Raoul courait autour de la table, riant et jouant avec le docteur qui faisait mine de l'attraper.

qui cache ses œufs.

Le moyen de résister ? La maman n'en avait nulle envie d'ailleurs.

Et elle accepta sans arrière-pensée, pour l'après-midi de ce jour, cette promenade à la queue de l'étang afin de voir le nid de plongeon.

—Mais avant, dit-elle d'un ton plaisant, il faut travailler, il faut gagner sa liberté.

Et elle alla s'attabler dans le bureau de Félix.

(à continuer)

UN NOUVEAU MESSIE

IL GUERIT LES AVEUGLES ET les paralitiques,

Un homme étrange et extraordinaire vit au Nouveau-Mexique. Il se donne des allures de Messie, et toute la population dit qu'il ressemble beaucoup aux portraits qu'on a faits de Jésus Christ.

On l'a d'abord ridiculisé, puis persécuté, mais finalement les choses étonnantes qu'il a faites, les cures merveilleuses qu'il a accomplies lui ont gagné la confiance et la sympathie de la population.

Depuis deux semaines, des centaines de personnes l'ont suivi partout où il est allé. Il a pris un tel ascendant sur les masses que les malades, les infirmes, les parias de tous genres vont le voir pour qu'il les touche et les guérisse.

Ceux que le traitement de lunatique s'inclinent aujourd'hui devant sa puissance mystérieuse.

Toute la journée, les abords de sa retraite sont bondés de voitures. Les gens viennent de loin pour le voir.

Les Mexicains commencent à le prendre pour un nouveau Messie.

Lundi après-midi, le 15 juillet, un journaliste mexicain est entré tout bouleversé à son bureau, à Albuquerque. Là il raconta à ses camarades que la veille il était allé à l'étranger sur les rives aimées du Rio Grande, c'est-à-dire à un viron vingt miles d'Albuquerque ; qu'il y avait vu un homme extraordinaire ressemblant aux portraits de Jésus-Christ qu'on peut voir dans la cathédrale de San Felipe ; que cet homme était fréquenté par une foule immense ; qu'il a guéri, au toucher, maints pauvres aveugles ; qu'il a rendu la santé, la force, la vie enfin, à un paralytique ; qu'il guérissait tous ceux qui s'approchaient de lui.

Son nom est François Schlader. C'est un homme de 6 pieds et pesant 160 lbs. Il porte de longs cheveux bouclés sur les épaules. Il se dit âgé de 36 ans et natif d'Alsace-Lorraine.

Dinauche dernier, il s'est rendu à Albuquerque, dans le quartier qu'on appelle la Vieille Ville. Il a encore guéri plusieurs malheureux, rien qu'à les toucher.

Tout le monde parle de son honnêteté, de son désintéressement.

Plusieurs riches et importants citoyens d'Albuquerque et des villes environnantes sont allés le voir et le consulter. Entre autres, un homme éminent lui a promis de lui faire construire une église s'il pouvait rendre la santé à sa femme.

Le "New-york Herald," qui raconte ces faits, dit que Schlader est très modeste et fait beaucoup de bien.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT ? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and are brought widely before the public with weekly, clear, and illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains valuable plates, in color, and photographs of new latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 363 BROADWAY.